

Michel Maffesoli et Brice Perrier

avec le Centre d'étude
sur l'actuel et le quotidien

L'homme postmoderne

FB François
Bourin
Editeur

À chacun ses tribus, du contrat au pacte

Michel Maffesoli

L'attitude, répandue dans le milieu politique ou journalistique, est de s'en tenir à cette opinion commune, enracinée dans les systèmes philosophiques et sociaux des XVIII^e et XIX^e siècles, selon laquelle l'individualisme serait toujours triomphant. Et pourtant, personne plurielle et tribus émotionnelles, voilà une réalité que nous observons chaque jour et qu'il est difficile de nier, ou de dénier.

À la *civilisation* raisonneuse, celle d'une histoire maîtrisable et d'un lien social contractuel, succède une *culture* de l'instinct, où l'on veut s'affronter au destin. La première reposait sur un projet prédictible : projet de vie, économique, éducatif. La seconde joue l'aléa, le risque, l'aventure. L'individu rationnel et contractant dans le cadre des institutions stables, individu pivot essentiel de la science politique (celle des sondages par exemple, dont on mesure de plus en plus l'inanité), est remplacé par une personne à tout le moins incertaine, mais dont le vouloir-vivre instinctuel semble irrépessible.

Accéder à un soi plus vaste

La versatilité des opinions, le reflux de l'engagement politique sont les manifestations les plus tangibles d'un tel glissement que l'on peut expliquer par une sorte de *désobjectivation*. L'esprit du temps n'étant plus au subjectivisme, mais bien à une *dépense* de soi, une perte dans l'autre. Transfiguration du politique où ce n'est plus l'individu qui s'engage, mais la personne qui s'arrache aux adhérences, qui *s'éclate* pour accéder à un Soi plus vaste : Soi de la tribu, Soi de la nature ou Soi de la religiosité. Dans cette fragmentation du soi au Soi, tout est relatif, tout est relation. Et l'addiction aux jeux de rôle, aux *chats* et aux divers sites communautaires est la manifestation par excellence d'un tel éclatement. À moins qu'il ne faille dire d'un tel élargissement.

On pourrait multiplier le nombre de citations d'esprits aigus qui, en tous les domaines, ont insisté sur la fragilité individuelle. De Nietzsche parlant de l'« identité incertaine », à Proust faisant une distinction entre un moi individuel et l'« être plus profond », bien des auteurs ont exprimé une prémonition timide qui s'avère aujourd'hui d'une banale réalité. Mais c'est trop évident pour que nous en prenions conscience. Nos évidences intellectuelles nous l'interdisent. Et pourtant *est là* cette fragmentation de l'identité en identifications multiples.

Dans le cadre de l'institution éducative moderne, le petit enfant que l'on avait su mener de l'animalité à la civilité, ou de la barbarie à l'humanité, était pourvu d'une identité intangible. Identité sexuelle tout d'abord : homme ou femme. Son genre devait être établi et stable. Identité professionnelle, également, le faisant entrer dans une fonction aux contours bien définis, fonction qu'il devait exercer tout au long de son existence active. Identité idéologique enfin, l'intégrant dans

un clivage fonctionnel: politique, intellectuel, éventuellement spirituel, en tout prévisible et sécurisant.

C'est sur la base d'une telle «identification» que tout un chacun était «casé» dans les fameuses classes sociales ou non moins réputées «catégories socioprofessionnelles». Ainsi tout était en ordre et les vaches étaient bien gardées: les votes politiques et syndicaux, les réactions sociales, les diverses impulsions ou motivations d'achat ne pouvaient se faire qu'en fonction des cases préétablies et des *distinctions* qu'elles généraient.

Ce bel édifice est mis à bas par la publicité, la mode, les jeux de rôle où ce sont les sincérités successives qui semblent prédominer. Ce qui, par parenthèse, fait tourner en bourrique les divers sondeurs et autres protagonistes de l'«ingénierie sociale» se prenant pour des sociologues, confrontés qu'ils sont à telle opinion en un temps «t», et à telle autre à «t + 1» ou «t + 2», c'est-à-dire un jour, une heure, une seconde plus tard! Et ce, bien entendu, chez le même individu (puisqu'on n'ose pas dire «personne»).

La personne plurielle s'observe également dans l'indécidabilité, perceptible dans la publicité, en matière de sexe. Bien délicat, parfois, de discerner le genre en question. La mode unisexe, l'androgynisation galopante, le développement de la cosmétique masculine, les postures corporelles indéfinies, les coiffures interchangeables, l'usage généralisé du tatouage et du piercing, toutes choses qui, à l'image d'autres époques baroques, et au plus proche, justement, de la signification de *barroco* («perle irrégulière» en portugais) jouent sur les «irrégularités» de l'existence humaine.

On pourrait gamberger sur l'ambiguïté sexuelle perceptible dans la bisexualité, dans le développement de l'échangisme sexuel, la multiplication des lieux *ad hoc*, la reconnaissance des sexualités alternatives. Tout cela est

symptomatique du changement culturel en cours : l'« ombre de Dionysos » se projetant sur les mégalofoles postmodernes. Dionysos, je le rappelle pour mémoire, est selon les historiens des religions un « dieu aux cent noms », multiple, changeant, toujours ailleurs que là où l'on croit l'avoir « casé » : figure emblématique de la fragmentation.

Un monde tribal

Un autre phénomène est là, irrécusable, celui des tribus. Et en même temps, on ne veut pas le voir. Ou plutôt, dans le meilleur des cas, on en admet bien l'existence, mais comme moment transitoire : « Il faut bien que jeunesse se passe. » De plus en plus, ceux qui font profession d'analyser cette jeunesse vont être obligés de reconnaître les nombreuses manifestations d'un tel tribalisme. Certains parlent de groupes, de bandes, de clans, mais les tribus postmodernes sont spécifiques et méritent d'être pensées comme telles.

Je proposerai trois grandes caractéristiques du phénomène tribal : prévalence du territoire sur lequel on se situe, partage d'un goût, retour de la figure de l'enfant éternel. Toutes choses qui semblent paradigmatiques du *sentiment d'appartenance* qui en est la cause et l'effet. Dans l'ordre, prenons la première de ces caractéristiques : le lieu, le territoire, le localisme. D'une manière abrupte, le social est lié au temps. La socialité le sera à l'espace : *le lieu fait lien*.

D'un point de vue ethnologique, la tribu, *stricto sensu*, était une manière de lutter, ensemble, contre les multiples formes d'adversité dont la jungle n'était pas exempte. Le lieu, que l'on avait apprivoisé, était ainsi une garantie tout à la fois de survie et de solidarité. N'est-ce point quelque chose de cet ordre qui est en jeu dans ces *jungles de pierre* que sont les mégalofoles

postmodernes ? Le quartier, la cité, les quatre rues sont comme autant de territoires que l'on partage avec sa tribu, que l'on s'emploie à défendre, parfois même violemment. C'est la véritable matrice où le vivre-ensemble trouve son expression naturelle. Parfois, quittant son territoire, la tribu fait quelques dérives dans tel autre quartier de la ville, dans tel « haut lieu » qui l'attire sans lui être familier. Toutefois, le point d'attache, la source de son rythme communautaire, reste le lieu où elle a son *habitus*, ses us et coutumes.

Si l'on peut, certes, se lamenter et lancer quelques incantations grandiloquentes sur l'unité du territoire national, il vaut mieux reconnaître le développement d'un tel localisme tribal, ne serait-ce que pour en éviter les effets les plus nocifs. Il est vrai que penser le localisme, c'est aller à contre-courant des grandes théories de l'émancipation propres au XIX^e siècle, pour lesquelles il s'agissait à toute force de déraciner les modes de vie, les manières d'être et de penser. Mais ce qui est certain, c'est que la conception d'une République une et indivisible, qui a été la grande spécificité du XIX^e siècle, ne fait plus recette et que va prédominer une mosaïque plurielle. Celle de toutes les tribus constitutives de la vie sociale.

Une forme d'enracinement revient en fait à l'ordre du jour. Et alors que « l'État social ne fonctionne plus », c'est bien à partir de ces racines que s'élaborent les nouvelles formes de solidarité, d'autres manières d'exprimer la générosité, les entraides quotidiennes, voire la prise en compte des souffrances, des maladies et autres manifestations de la détresse humaine. L'enracinement devient dynamique et délimite le périmètre d'un lien sociétal en profonde mutation.

Le partage du territoire doit être mis en parallèle avec le partage d'un goût. Ne serait-ce que parce que très souvent le goût est tributaire du lieu où il peut s'exprimer. Considérons les tribus postmodernes comme étant une manière de

partager un goût spécifique. Ainsi nos cités ne seront qu'une ponctuation de lieux, parfois de « hauts lieux » où va se retrouver telle tribu musicale, sportive, culturelle, sexuelle, religieuse. Et ce afin d'y célébrer le goût lui servant de ciment. Il est important d'insister là-dessus. C'est à partir d'émotions, de passions, d'affects spécifiques que l'on va dès lors penser et organiser le lien social. Or, en même temps, « des goûts et des couleurs » on ne discute pas. C'est-à-dire qu'il est bien délicat de continuer à se représenter le monde à partir de l'universalisme qui nous était habituel.

Le goût est un monde en raccourci. Comme le dit si justement le romancier et universitaire anglais David Lodge, « un tout petit monde ». Parlant d'un cocktail mondain ou pas, d'une manifestation syndicale, d'un rassemblement politique, sans oublier les divers événements culturels ou sociaux, il est fréquent d'entendre dire : « Il y avait tout le monde ! » Ce « tout le monde » est tout simplement le monde connu, familier, habituel. En d'autres termes, un monde tribal. Celui où le partage d'un goût sert de légitimation, de parfaite rationalisation au plaisir, au désir d'être ensemble, de vivre ensemble.

Le lieu, le goût nous conduisent à cette autre caractéristique propre aux tribus postmodernes qu'est le fait de mettre l'accent sur ce qu'il est convenu d'appeler l'« enfant éternel ». En effet, jouer en des lieux, des *hauts lieux* urbains, y vivre ses goûts, et ses passions, n'est-ce point, sans que ce terme soit péjoratif, l'expression d'un étonnant enfantillage ?

Le mythe du *puer aeternus*, « enfant éternel », est une thématique récurrente dans les histoires humaines. Contes et légendes, mythologies diverses ou histoires avérées ne manquent pas de rappeler que la figure de l'enfant a pu être essentielle dans certains imaginaires sociaux. À l'époque moderne, la *figure emblématique* était celle de l'adulte sérieux,

rationnel, producteur et reproducteur. Figure contaminatrice qui était l'étalon à partir duquel se pensait et s'organisait la vie sociale. Le rationalisme, la prévalence du travail, le contrat social, tout cela reposait sur ce fondement. Mais par un processus de saturation et donc de balancier, cette figure que l'on peut dire prométhéenne laisse la place à celle, dionysiaque, de l'adolescent perpétuel. Figure qui, elle aussi, devient emblématique et contaminatrice.

Tout un chacun va parler jeune, s'habiller jeune, rester jeune, et l'on pourrait, à l'infini, multiplier les occurrences en ce sens. Or il se trouve que la structure naturelle d'un tel enfant éternel est une structure fusionnelle, voire confusionnelle. Autre manière de dire la tribu. C'est en ce sens que le *jeunisme* contemporain, tout en ayant de solides et de profondes racines anthropologiques, s'inscrit parfaitement dans la constellation tribale en cours. Et là encore, plutôt que de le regretter, ou de s'en lamenter d'une manière chagrine, peut-être faut-il y voir l'expression d'une vitalité de bon aloi nous rendant attentifs à une autre manière d'être ensemble. Ce que j'ai désigné comme l'émergence d'un *idéal communautaire*. C'est-à-dire l'élaboration d'un nouvel espace public non plus à partir d'une conception pyramidale et/ou unifiée, ainsi qu'il fut coutume de le faire, mais à partir de la fragmentation, de la dissémination. C'est cela même dont il est question dans l'idéal communautaire tribal.

Une société fractale

Le terme même de postmodernité pour décrire l'évolution sociétale est emprunté au vocabulaire de l'architecture, dans lequel le « postmodernisme » désigne ces constructions organiques faites à partir d'éléments disparates pris en des

milieux dissemblables dans l'espace et dans le temps. Telle citation antique, telle autre de la Renaissance, etc. Le tout faisant ensemble: c'est divers, et pourtant *ça* tient.

Les ensembles de Mandelbrot, en mathématiques, font ressortir quelque chose de cet ordre. Que sont donc, en effet, les *objets fractals* sinon des créations dont la forme est faite d'irrégularités, de fragmentations? Les mathématiques, en la matière, ne faisant que théoriser la multitude d'exemples offerts par la nature (flocons de neige, bronchioles, etc.). Il se trouve que c'est une telle fractalité que l'on va retrouver dans les réseaux sociaux qui, de surcroît, sont confortés par les développements des moyens de communication interactive propre à Internet.

L'art ne s'y est pas trompé. Des plasticiens ont fait du fractal l'objet privilégié de leur expérimentation. Mais également des chorégraphes, comme Pina Bausch ou Merce Cunningham, qui ont mis l'accent sur l'organicité des moments fragmentés constituant leurs spectacles. La danse postmoderne est une bonne illustration de l'étroite liaison entre le corps, en ce qu'il a de plus archaïque, la technique on ne peut plus actuelle et l'environnement dans lequel l'ensemble se situe.

Durant les temps modernes, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, les disparités sont gommées, les spécificités niées, les particularités durablement écartées. Tout doit se plier à la règle classique de l'unité: de lieu, de temps et d'action. À l'image du Dieu un, l'individu doit avoir une identité unique, l'État est unifié, l'Institution se rationalise. La formule d'Auguste Comte, qu'il ne faut pas se lasser de répéter, résume bien un tel processus: «*Reductio ad unum*» («Réduire à l'un»). C'est parce que notre inconscient intellectuel reste marqué par le monothéisme qu'il est difficile de prendre acte que

l'individualisme a fait son temps, tout comme l'unité d'une République une et indivisible.

En pendant de ce qui a été dit de ces exemples artistiques (postmodernisme, fractal, danse postmoderne), la figure de la mosaïque ne manque pas d'intérêt pour illustrer l'évolution du tissu social d'une construction pyramidale et hiérarchisée vers ce patchwork de tribus. Tribus elles-mêmes fluctuantes et versatiles, chaque personne étant amenée à appartenir à plusieurs tribus, successivement et de manière concomitante. Et pourtant, malgré la diversité des éléments la composant, la société peut faire montre d'une organicité plus grande. Pour le dire en termes historiques, non plus la République en son sens jacobin, mais la *res publica* d'antique mémoire, la chose publique permettant la coïncidence de formes et de forces opposées.

L'historien Philippe Ariès, dont on connaît le non-conformisme roboratif, nommait «groupes immédiats» ou «petites collectivités» ces entités spontanées, antérieures à un niveau plus rationnel d'organisation, et qui constituent le fondement même de tout être-ensemble. Peut-être y a-t-il retour de telles entités. Elles constitueraient *l'idéal communautaire* de la socialité postmoderne: une société en dehors ou à côté de l'État, un espace social vital ayant une autonomie spécifique – ces TAZ, «zones d'autonomie temporaire» dont Hakim Bey nous a entretenus et qui ne sont pas sans écho auprès des jeunes générations. Non plus la recherche d'une utopie lointaine, abstraite et quelque peu rationnelle, mais sa fragmentation en petites utopies interstitielles vécues, tant bien que mal, au jour le jour, ici et maintenant.

Vers un autre lien social

La mosaïque sociétale serait, dès lors, l'ajustement de ces petites communautés forgées elles-mêmes par les solidarités du quotidien, les us et coutumes de la tribu, et les rituels spécifiques que tout cela ne manque pas d'induire. Il se trouve – n'oublions pas ici l'air du temps dionysiaque et le mythe de l'enfant éternel – que cet ajustement va se faire à partir de tous les aspects esthétiques, ludiques, inhérents à cette socialité.

Après tout, il y a déjà eu au cours de l'histoire des cultures reposant sur un fondement festif. Moments où, au-delà d'un principe centralisateur et unificateur, l'être-ensemble, en son *unicité*, est fait de réciprocités, d'interactions, de partage de passions et d'émotions. En bref, d'une coparticipation, d'un monde dans lequel les diverses communautés s'ajustent les unes par rapport aux autres.

On retrouve là des caractéristiques d'époques qui ont précédé la modernité : Renaissance, Empire romain tardif, pour ne prendre que deux exemples. Ce qui ne manque pas de nous inquiéter, car à la domestication des mœurs, à la civilisation des passions qui avaient prévalu tout au long de la modernité, est en train de succéder un réensauvagement du monde. Mais la disparition d'une forme de lien social, celui de la modernité basé sur le contrat social, l'individualisme et l'État protecteur, ne signifie pas qu'il n'y aurait plus de lien social. Au contraire : une forme de lien plus émotionnelle que rationnelle se fait jour. Ce qui ne signifie ni la fin du sentiment d'appartenance à un collectif ni la fin de la solidarité.

L'ajustement des tribus entre elles dessinera sans doute une forme d'équilibre plus précaire que l'appartenance des individus à l'État-nation. Mais peut-être plus apte à résister aux secousses telluriques que ne manque pas d'impulser

la mondialisation. En ce sens, le tribalisme est une forme efficace de renforcement de la cohésion sociale qu'il s'agit de comprendre plutôt que de dénier. En sachant qu'autant l'homme moderne existait en fonction du contrat rationnel prévu sur la longue durée, autant l'homme post-moderne vivra de plus en plus avec des pactes, émotionnels et éphémères.